

Paul DUMOUCHEL, Luisa DAMIANO, *Vivre avec les robots.
Essai sur l'empathie artificielle*

Paris, Éd. Le Seuil, coll. La Couleur des idées, 2016, 224 pages

Céline Nguyen



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10988>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.10988](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10988)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 480-482

ISBN : 978-2-8143-0313-3

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Céline Nguyen, « Paul DUMOUCHEL, Luisa DAMIANO, *Vivre avec les robots. Essai sur l'empathie artificielle* », *Questions de communication* [En ligne], 30 | 2016, mis en ligne le 13 mars 2017, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10988> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10988>

Pour conclure, ce recueil de contributions propose des réflexions inégales, mais le lecteur s'en trouvera enrichi sur un point essentiel : toucher du doigt la tension entre la place et le rôle que des professionnels de l'image en mouvement (diffuseurs, producteurs, créateurs...) veulent donner au spectateur dans le cadre de stratégies d'interaction, voire transmédias, faisant grand usage des réseaux sociaux et le rôle et la place que le téléspectateur fait jouer à ces dispositifs dans sa relation aux contenus mais également à soi et aux autres. En un sens, une réponse est apportée à la question de départ « de la multiplication des écrans, faut-il conclure à une mutation du spectateur ? ». Dans le même temps, l'issue de cette tension reste incertaine : entre tyrannie de l'attachement aux productions culturelles et distance critique, comme si la paléo-télévision n'avait pas encore totalement cédé le pas à la télévision relationnelle, le film de cinéma et les productions télévisuelles aux vidéos amateurs.

Laurent Collet

ISM, université de Toulon, F-83000

laurent.collet@univ-tln.fr

Paul DUMOUCHEL, Luisa DAMIANO, *Vivre avec les robots.*

Essai sur l'empathie artificielle

Paris, Éd. Le Seuil, coll. La Couleur des idées, 2016, 224 pages

Vivre avec les robots est un essai philosophique écrit par Luisa Damiano et Paul Dumouchel tous les deux professeurs de philosophie, l'une à Messine, l'autre à Kyoto. Leur réflexion s'inscrit dans le cadre de la robotique sociale dont l'un des objectifs est de bâtir un arrière-plan théorique et pratique à la co-évolution des humains et des robots. Si le point de vue des auteurs est avant tout ancré dans la philosophie et plus particulièrement dans les théories de l'esprit, il n'est pas étranger aux sciences cognitives que les auteurs mobilisent régulièrement. La position des auteurs est nette : le développement de la robotique est en marche et n'est jamais discuté ou mis en cause. Mais leur point de vue s'affranchit d'une vision technophile ou technophobe car incapables selon eux de mettre en œuvre une insertion des robots respectueuse de l'humain comme de l'autonomie de la machine. C'est ainsi que l'introduction (pp. 7-30), très éclairante, conduit d'emblée à évacuer la peur du remplacement qu'engendrent souvent les robots, notamment *via* les fictions que nous aimons à lire ou regarder.

Dès lors, la proposition des auteurs est de penser une vie avec les robots, et plus particulièrement, avec une partie d'entre eux, « les substituts », robots à

même de devenir des agents artificiels doués d'une forme d'autonomie. Les philosophes définissent avec clarté ce qu'ils entendent par « substituts », ces machines tridimensionnelles qui remplacent l'humain mais ne prennent pour autant pas sa place. Elles font même preuve d'une certaine autorité en raison de leur présence sociale qui s'incarne dans leur capacité à interagir. Le « substitut » n'assure pas une seule fonction mais peut en assumer plusieurs eu égard à ses capacités de coordination et d'adaptation. Ce type de robot, encore rare à ce jour, est capable d'« accueillir les demandes et répondre aux expressions affectives propres aux besoins particuliers de leurs interlocuteurs humains » (p. 220). C'est donc un agent dont l'autonomie rend possible son insertion dans l'environnement et l'écologie locale.

La robotique sociale est la « discipline » au sein de laquelle ces « substituts » peuvent être pensés. Elle vise à inclure les robots dans le terreau social des interactions. Pour étayer leur proposition, Luisa Damiano et Paul Dumouchel invitent à bouleverser notre vision du monde en acceptant la « diversité empirique des systèmes cognitifs » (p. 83). Au fond, il s'agit de comprendre que le robot est un agent épistémique au même titre que l'homme ou l'animal. L'objectif n'est pas de concevoir des robots simulant l'esprit humain, mais de valider l'idée que le substitut peut contribuer à cet esprit en tant qu'il participe et fait acte de présence au sein des interactions homme/machine. Pour convaincre, les philosophes écartent deux théories de l'esprit pour en fin de compte mieux les rassembler. Premièrement, ils affirment que l'esprit n'est pas logé uniquement dans le cerveau et ne résulte donc pas seulement des ressources cognitives internes. Deuxièmement, ils rejettent la thèse d'un esprit étendu selon laquelle l'esprit est diffus et peut prendre place à l'extérieur du corps, sur des objets par exemple (théorie chère au transhumanisme). Pour les auteurs, c'est bien dans le rapport entre agents que réside l'esprit, dans la chair comme dans l'environnement.

Dès lors, la robotique sociale ne peut se penser sans les émotions, puisqu'elles sont au fondement de nos relations. Les substituts devront donc être dotés d'émotions et d'empathie artificielles. Les chercheurs coupent court à la tentation de doter les robots d'émotions simulées, au statut de « simples » représentations, et écartent ainsi l'approche externe des émotions pourtant en vigueur chez nombre de roboticiens. L'objectif n'est pas que le robot fasse semblant d'avoir des émotions, ce qui reste anxiogène pour son interlocuteur humain, mais qu'il acquiert de l'empathie au gré de ses interactions. La découverte

des neurones miroirs pourrait d'ailleurs jouer un rôle dans l'acquisition de cette capacité. En effet, lors d'une observation, nous activons un ensemble de neurones qui sont similaires à ceux que l'observé active au moment de l'action. Le robot pourrait donc acquérir une forme d'empathie artificielle et s'insérer de façon « réelle », dans ce que les auteurs appellent une « boucle affective », une interaction dans laquelle le partenaire (humain) se sent réellement engagé.

Pour autant, vivre avec les robots ne peut se penser sans éthique, d'où la définition par les deux philosophes d'une « éthique synthétique » qui se distingue, elle aussi, des approches classiques. L'éthique actuelle et ses variantes locales (appliquées à des objets ou domaines) ne sont pas adaptées à la robotique sociale car elles se fondent sur une liste prédéterminée d'interdictions et de contraintes, formant ainsi une éthique de contrôle. L'éthique synthétique qu'ils plébiscitent s'appuie plutôt sur une forme d'autonomie accordée au robot qui peut alors faire preuve de créativité au cours des interactions, notamment lorsqu'il s'adapte à son environnement. Mais les chercheurs ne s'arrêtent pas là et inscrivent leur réflexion dans le champ politique : une éthique synthétique doit aussi se préoccuper des questions de concentration du pouvoir. À la lumière de ce qui se passe pour les armes autonomes (qu'ils distinguent bien des « substituts »), Luisa Damiano et Paul Dumouchel alertent sur le fait que les drones militaires sont en réalité contrôlés par un très petit nombre de personnes, ce qui constitue un problème rarement soulevé. Cette question se pose aussi pour les robots sociaux à venir.

Cet ouvrage fort riche s'adresse à un public plutôt averti et relativement à l'aise avec les raisonnements philosophiques. Si l'introduction est lumineuse et donne envie d'aller plus loin, le deuxième chapitre 2 (pp. 69-102) peut parfois sembler difficile à assimiler car l'on a du mal, en raison de la tournure très logique et de phrases parfois à tiroir, à faire le lien avec le sujet, ou tout du moins, très tardivement. En fin d'ouvrage, la réflexion consacrée aux drones est d'actualité et passionnante mais il est difficile pour le lecteur de faire le lien avec la robotique sociale car la comparaison n'est pas explicitée ; en somme, le lecteur (non spécialiste) n'est pas toujours accompagné comme il devrait sans doute l'être.

Dans le même sens, on pourra regretter que les auteurs ne fassent pas appel à des exemples de façon plus régulière afin d'illustrer leurs propos ou à dresser des propositions plus concrètes. Parmi ces

dernières, on pourra par exemple s'interroger : de quelle nature seront les relations sociales, la socialité et l'empathie artificielle que les auteurs convoquent ? Quelles seront ces situations concrètes ? En quoi seront-elles différentes des relations entre humains ? Pour y répondre, des lectures complémentaires, non mentionnées par les auteurs pourraient aider le lecteur à compléter sa vision. Nous pensons par exemple à *Seuls ensemble* (Paris, Éd. L'Échappée, 2015) de l'anthropologue américaine Sherry Turkle, qui, au sein d'un chapitre analyse nos relations aux robots depuis plusieurs décennies. Un peu plus critique, elle questionne la nature de nos relations avec les robots et ce que cela produit chez nous en matière d'intimité, d'estime de soi ou de confiance. Il en est de même avec le psychiatre Serge Tisseron, qui, dans *Le jour où mon robot m'aimera* (Paris, A. Michel, 2015) s'interroge lui sur l'empathie artificielle et la nature de l'attachement que nous pourrions porter aux robots. Enfin, la lecture de textes de nature plus juridique (voir par exemple certains passages de *En compagnie des robots* (Alain Bensoussan et al., Clamecy, Éd. Premier parallèle, 2016) qui posent la question des droits des robots) pourrait aussi compléter la proposition des auteurs de considérer l'existence d'un troisième système cognitif, celui des robots. Néanmoins, il faut le noter, tous ces auteurs se rejoignent sur l'idée que le développement de la robotique nous permet surtout d'en apprendre davantage sur la nature humaine.

Malgré ces quelques critiques, cet ouvrage compte car il oblige à prendre conscience de nos contradictions : nous souhaitons rendre les robots autonomes mais nous ne le faisons pas, par crainte. Nous souhaitons élaborer une éthique des robots, mais ne leur accordons aucune autonomie. Ce faisant, cet essai oblige encore à bousculer notre vision du monde et à revoir « les conditions de pluralité » (p. 185) en proposant avec audace qu'une troisième catégorie de système cognitif soit créée, celle des robots comme agents épistémiques artificiels.

Cet essai passionnera ainsi les chercheurs en robotique ou intelligence artificielle en quête d'une réflexion philosophique et éthique appliquée à leur domaine. Il pourra également alimenter les réflexions des chercheurs en sciences humaines et sociales (philosophes, anthropologues, sociologues) préoccupés par les enjeux des liens technique et société liés à l'essor de la robotique. Cet ouvrage intéressera les spécialistes des sciences de l'information et de la communication dans la mesure où il pourra être le point de départ de réflexion sur la nature et la légitimité de la communication entre les robots et les

hommes. *Vivre avec les robots* permet enfin de prendre du recul sur les avancées en matière de robotique et met en évidence l'importance des sciences humaines et sociales dans le développement des technologies.

Céline Nguyen

Insa Lyon, F-69000
celine.nguyen@insa-lyon.fr

Thomas Stenger, coord., *Digital Natives. Culture, génération et consommation*

Cornelles-le-Royal, Éd. EMS, coll. Consommation des 0-25 ans, 2015, 351 pages

Sous le titre qui pourrait sembler désuet de *Digital Natives*, cet ouvrage collectif invite à se pencher « sous l'angle de la consommation et du marketing » sur les pratiques numériques des grands adolescents et jeunes adultes. On sait depuis plus de cinquante ans les liens inextricables entre culture(s) des jeunes et culture de consommation. Il est donc bienvenu de revenir sur les formes actuelles que prennent les consommations des plus jeunes et les stratégies marketing ciblant cette population.

Malgré tout, on s'étonne de l'intérêt de placer l'ouvrage sous l'égide d'une notion aussi controversée, pour ne pas dire invalidée, que celle de *Digital Natives*. L'objection est examinée dès le chapitre introductif (pp. 11-26) par Thomas Stenger, coordonnateur de l'ouvrage. Ce spécialiste des relations entre marketing, technologies de l'information et consommation y apporte un éclairage opportun sur les définitions de *Digital Natives*, plus nombreuses qu'on pourrait le penser, et y reconnaît le bien-fondé de la principale critique adressée à la notion, à savoir l'occultation des différenciations sociales à l'œuvre dans les usages des technologies numériques, quel que soit l'âge. Cependant, il ne s'agit pas de finir de tordre le cou au « mythe des *Digital Natives* ». Si la perspective générationnelle est écartée, l'introduction revient sur celle culturelle, qui aurait été négligée par les contempteurs de la notion. Par *Digital Natives*, il faudrait entendre une « culture spécifique à une génération de jeunes » (p. 17). On assiste alors à une sorte de réhabilitation de la métaphore lancée en 2001 par Mark Prensky, consultant en éducation dont l'entretien clôt cette partie introductive (pp. 27-33). Les questions fines de l'intervieweur (Thomas Stenger) sauvent l'entretien de la fadeur des réponses de l'interviewé et convainquent de l'intérêt de revenir sur la réalité de pratiques numériques propres aux *Digital Natives*. L'ouvrage réussit très bien à explorer cette question en proposant 11 contributions d'auteurs majoritairement

issus des sciences de la gestion, et de quelques auteurs en sciences de l'information et de la communication. En quelques 330 pages, défilent enquêtes (7) et états de l'art (4) sur des actes de consommations aussi diversifiés que le shopping en ligne, le téléchargement illégal de contenus, les usages des réseaux sociaux dans le contexte universitaire, le visionnage de séries télévisées, la culture LOL, les relations avec les banques, les usages de l'internet pour la recherche d'emploi, les attitudes vis à vis de *serious game* en formation professionnelle, sans oublier les modes de présentation de soi dans les réseaux socionumériques. En miroir, l'ouvrage offre un aperçu des stratégies de communications des marques, dimension cependant moins développée. *Digital Natives* pourrait sembler éclaté mais la disparité des contributions en fait l'un des points forts, tout particulièrement pour les chercheurs et étudiants en sciences de l'information et de la communication, curieux de découvrir les consommations numériques juvéniles appréhendées dans un autre champ que le leur.

Le livre est simplement structuré en deux parties. Dans la première partie, la plus volumineuse, on retrouve principalement les enquêtes empiriques autour de la « consommation numérique ». Quelques résultats étonnants retiennent l'attention. D'emblée, la première étude, s'intéressant aux expériences en ligne des sites web marchands des 18-20 ans, bat en brèche le mythe des *Digital Natives*, du moins pour les jeunes français (chap. 2, Aurélie Michaud-Trévinial, pp. 37-63). Ces « grands consommateurs d'internet » sont réticents à acheter en ligne (contrairement aux jeunes adultes américains). Non seulement les jeunes Français préfèrent les magasins physiques mais dans l'internet, ils ne naviguent pas partout (dimension pragmatique de leur navigation dans les sites marchands, faite de routines) et apprécient peu de communiquer leurs données personnelles. En revanche, ce sont les *chats* avec les amis pendant le surf sur les sites marchands qui emportent les décisions d'achat. Il y aurait bien un « processus collectif de décision », caractéristique des *Digital Natives*. On notera cependant que ce mode d'achat en ligne, privilégié par les jeunes femmes, est marqué par le genre. Les deux enquêtes suivantes interrogent les pratiques de téléchargement illégal. La première (chap. 3, André Le Roux, Thomas Stenger et Marinette Thébault, pp. 65-94) les saisit sous l'angle de la « résistance du consommateur aux actions et outils du marketing voire au marché ou à la société de consommation » et compare les 17-74 ans. Les plus jeunes ont des formes de résistance orientées numérique et individuelles (logiciels libres, copies, téléchargement, *hacking*) à la différence des plus âgés